title : Journal de l’Empire (1810-06-26), Théâtre français, *Les Femmes savantes*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1810/theatrefrancais/femmessavantes

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Mardi 26 juin 1810.

created : 1810

language : fre

# Théâtre français. *Les Femmes savantes*.

Il y avait du monde : on a beaucoup ri. On commence à sentir l’excellent comique de la pièce : l’un des derniers ouvrages de l’auteur, l’un de ceux qu’il a le plus médités et travaillés et qui par conséquent tient son rang à côté du *Misanthrope* et du *Tartufe*. Autant les soi-disant philosophes admirent le *Tartufe*, autant ils ont d’aversion pour *Les Femmes Savantes*, comédie qui leur paraît un tissu de blasphèmes contre la science. Thomas a si peu déguisé son fanatisme scientifique, qu’il a cru pouvoir entreprendre de réhabiliter l’honneur des Femmes savantes sans craindre le ridicule attaché à une apologie : il est heureux pour l’auteur qu’elle soit enfouie dans un ouvrage ignoré et que personne ne lit. Thomas se connaissait donc bien peu lui-même quand il a osé réfuter Molière ? L’admirable bon sens de Molière écrase tous les sophismes de ces petits raisonneurs. Thomas a quelquefois une apparence de grandeur dans ses discours académiques et dans son *Essai sur les Éloges*; mais dans son panégyrique des femmes il ne paraît qu’un pygmée ; et quand il attaque Molière ; c’est un nain qui lutte contre un géant.

Voltaire a fait un article assez sec sur *Les Femmes savantes*: « Cette comédie, dit-il, attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. » Cette réflexion n’est pas juste : il y avait des pédants et des pédantes à la cour, il y en avait dans la bourgeoisie et ce ridicule était propre à réjouir toutes les classes de la société. « L’intrigue, qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du Misanthrope, soutint la pièce longtemps. » C’est tout le contraire : la pièce soutint l’intrigue qui est assez commune. Une femme pédante veut faire épouser à sa fille un pédant, et ne renonce à son dessein que lorsque le pédant lui-même, la croyant ruinée, rejette son alliance : il n’y a rien en cela de neuf, ni même de plaisant. Mais une fille bégueule qui parle avec mépris du mariage, et cependant consent à se marier ; mais une femme orgueilleuse qui veut dominer dans la société par son esprit et ses connaissances, et qui admire avec enthousiasme des platitudes et des sottises ; mais un courtisan honnête homme, qui confond la morgue des pédants et des sots ; mais la querelle de deux savants qui, après s’être prodigué les louanges les plus fades et les plus fausses, finissent par s’accabler d’injures atroces dans un emportement de vanité ; mais un bon bourgeois qui tremble devant sa femme : tous ces caractères, tous ces détails si naturels, si vrais, si profonds, valent mieux que l’intrigue, et la soutiennent plus qu’ils n’en sont soutenus.

La pièce est bien montée, et toutes les bonnes pièces devraient l’être avec le même soin. Baptiste cadet est déplacé dans le rôle de Trissotin : il lui faut lutter contre le genre de son talent ; mais je ne vois point d’autre acteur capable de s’en acquitter mieux, si ce n’est peut-être Vigny. Mlle Devienne a mis dans son rôle de Martine plus de fermeté et de mordant que la première fois : il me semble qu’il y faudrait encore plus de force comique. Mlle Leverd n’est point encore assez aigre, assez tranchante ; elle veut être trop aimable dans le rôle d’Armande, et se résout difficilement à faire le sacrifice de ses grâces. Grandmesnil est excellent dans le rôle de Chrysale, et Fleury dans celui de Clitandre. Michot a besoin d’un peu plus de rondeur et de franchise : pour être plus plaisant de le rôle de Vadius, il lui manque de vouloir l’être moins. Mlle Mars est dans son élément : Henriette est un de ses bons rôles. Mlle Mézeray n’a pas mal saisi le caractère de Philaminte ; et quand on la voit ensuite mettre tant de finesse et d’agrément dans Rosine, dans la Fausse Agnès, on ne peut qu’applaudir à l’art avec lequel son talent sait plier à des genres à l’opposite.